

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire

FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arrérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.

Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

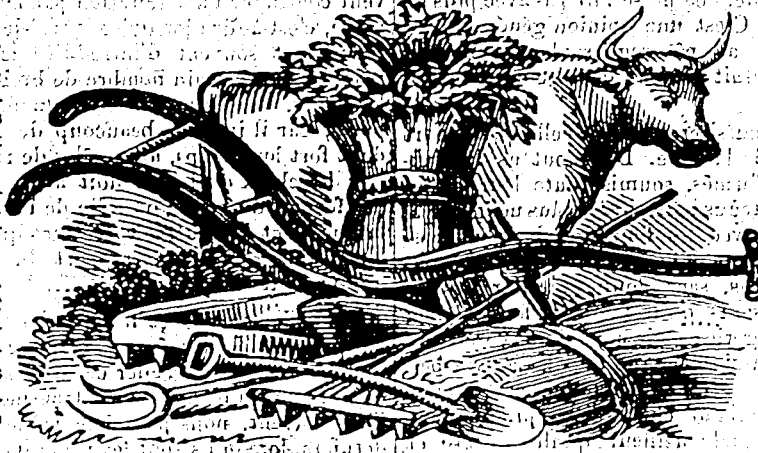
Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES

1ère insertion, 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PRIÈRE A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES DE PAYER AU PLUS TOT.

SOMMAIRE

Causerie agricole : L'entretien des moutons est-elle une entreprise lucrative ?

Revue de la Semaine : Mort de Napoléon III. — Thiers et son Gouvernement. — Inondations en Italie. — Législature de la Province d'Ontario.

Sujets divers : Étables et bergeries. — Élevage et soins à porter aux veaux. — Les fumiers au point de vue de la salubrité des villages et fermes. — Moyen pour activer la végétation des arbres qui souffrent. — La lecture dans les campagnes. — Chauffage avec la plante communément appelée "Soleil."

Petite chronique : Election des officiers de la Société d'agriculture No. 1 du comté de Wolfe. — L'agriculture et les instituteurs, bel exemple à suivre.

Recettes : Un liquide destructeur d'insectes. — Effet délétère des spiritueux. — Du mal de dents.

L'ENTRETIEN DES MOUTONS EST-ELLE UNE ENTREPRISE LUCRATIVE ?

L'entretien des moutons peut devenir dans le plus grand nombre des situations, une opération très-avantageuse. Le mouton, surtout celui de bonne race, est un animal qui, comme somme peu et produit abondamment. Sa viande délicate et très-recherchée se vend ordinairement un prix fort élevé et sa laine, d'un usage journalier, alimente de nombreuses manufactures.

Ces deux genres de produits font du mouton un animal de première nécessité. Cependant bien peu de cultivateurs le comprennent ainsi. C'est une idée reçue et fortement enracinée dans nos campagnes que l'espèce ovine est, de toutes nos espèces animales, celle qui paie le moins les frais de

non-rétribution et de logement. Voilà encore un préjugé mis au jour et conservé par la plus malheureuse des routines.

Retenus par ce préjugé, les cultivateurs gardent le moins de moutons possible, seulement le nombre qu'il leur faut pour obtenir la laine nécessaire aux besoins de la famille. En dehors de ce nombre, ils croiraient faire une mauvaise opération s'ils augmentaient la force de leur troupeau.

Ce préjugé a pris naissance sous des circonstances qui lui permettaient de se répandre avec rapidité. Il fut un temps, et ce temps n'est pas encore fort éloigné, où le Canada dépourvu de manufactures et de moyens d'utiliser la laine, n'offrait aucun débouché à cette excellente matière et naturellement les cultivateurs ne pensèrent qu'à produire pour leurs besoins; ils en vinrent même à se convaincre qu'il ne leur serait jamais avantageux de produire économiquement pour la vente.

Aujourd'hui les circonstances sont bien changées : le Canada a progressé; l'industrie s'est éveillée de son long sommeil; plusieurs florissantes manufactures d'étoffe se sont établies pour satisfaire aux besoins de la population. Seule, l'agriculture est restée avec ses vieilles pratiques, ses vieux préjugés et son inertie ruineuse. Pendant que tout progresse autour d'elle, elle persiste dans son apathie et ne veut faire aucun effort pour en sortir. Les manufactures d'étoffes offriraient un débouché facile aux laines du pays, il nous semblait même qu'elles exciteraient considérablement la production lainière. Mais non, le vieux préjugé est venu se mettre en travers du progrès et les manufactures sont obligées de demander la plus grande partie de leurs matières premières à l'étranger. C'est un fait patent qu'à part les quelques éleveurs placés dans le voisinage immédiat des manufactures, tous les autres ne produisent de la laine que pour leurs besoins.

Il est bien vrai que les manufactures sont assez difficiles sur le choix de la matière, qu'elle ne paie pas cher et même qu'elles n'emploient qu'avec répugnance les laines de

nos moutons communs. Mais ce bas prix et cette répugnance n'auraient pas dû arrêter les producteurs indigènes, c'était plutôt un moyen de les exciter à améliorer la toison de leurs moutons. Ils n'en ont rien fait et la production de la laine si lucrative dans certaines contrées est encore ici considérée comme ruineuse.

Quant à celle de la viande, elle ne se fait pas avec plus de soin et ne paie pas mieux. C'est une opinion généralement reçue que l'engraissement au pâturage seul peut donner quelques profits, et qu'il serait ruineux de faire de l'engraissement en hiver.

Cette opinion est toute aussi erronée que celle qui a cours au sujet de la production de la laine. Des moutons de mauvaise provenance, mal conformés, soumis toute leur vie au régime de la misère, entretenus l'été sur les plus maigres pâturages et l'hiver nourris avec les fourrages les plus grossiers que l'on puisse trouver dans l'exploitation, ces moutons disons-nous, ne peuvent pas, sans doute, profiter des aliments délicats et nourrissants qu'il faudrait leur donner pour les engraisser à la bergerie; mais ces animaux sont susceptibles d'amélioration aussi bien que tous les autres bestiaux de la ferme. A mesure qu'on leur consacre plus de soins, que l'on fait un meilleur choix des reproducteurs, qu'on leur donne un pâturage de meilleure qualité en été et des fourrages plus abondants et plus délicats en hiver, on voit les races les plus chétives, les plus defectueuses s'améliorer, leur laine et leur viande s'accroître en qualité et en quantité. Alors les moutons paient largement leurs frais d'entretien.

Ainsi, si actuellement l'industrie des moutons n'est pas plus avantageuse, ce n'est pas parce que cette espèce animale produit trop peu proportionnellement à ses dépenses, c'est plutôt parce que l'éleveur ne sait pas l'exploiter, et qu'il ne veut pas en prendre les moyens. Améliorons nos moutons, nourrissons-les convenablement, et à la question que nous avons mise en tête de cet article, nous pourrions répondre: Oui. L'expérience des autres pays est là comme preuve de cette affirmation.

En effet, l'Angleterre avec son climat si humide, et par conséquent si défavorable à l'espèce ovine, l'Ecosse avec ses neiges, l'Allemagne avec son sol assez souvent de si mauvaise qualité réussissent parfaitement dans la production de la laine et de la viande des moutons. Pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes succès? Notre sol est des plus favorables, il n'est pas riche, il est vrai, mais il est d'excellente qualité et peut être très-facilement fertilisé; notre climat est froid, mais il est très-sain et les moutons y ont une santé robuste. L'homme, l'éleveur seul fait défaut. Qu'il abandonne la vieille routine, qu'il mette de côté ses préjugés, qu'il adopte les bonnes méthodes d'élevage et le mouton rapportera de beaux profits.

Nous avons dit plus haut que le mouton le plus defectueux peut s'améliorer et que sa laine et sa viande peuvent s'accroître en quantité et en qualité. Deux grands moyens se présentent à l'éleveur pour atteindre ce but: un bon choix de reproducteurs et une bonne alimentation.

Nous ne répèterons pas ici tout ce que nous avons écrit au sujet du choix des reproducteurs; cependant nous croyons à propos de faire connaître aussi brièvement que possible les règles qui doivent le guider.

Un de nos meilleurs agriculteurs, Mathieu de Dombasle, écrivait ce qui suit: "C'est surtout vers les mâles qu'il faut diriger son attention, car un seul bélier peut donner par année vingt-cinq ou trente agneaux de son sang, ou même soixante ou quatre-vingts..... tandis qu'une bello

brebis ne donnera qu'un agneau par année. On peut donc, par l'introduction d'un petit nombre de béliers, modifier profondément dans un petit nombre d'années, le caractère d'un troupeau de bêtes à laine; tandis qu'on n'exercerait une influence presque insensible sur le troupeau, en y introduisant le même nombre de brebis. Cependant, lorsqu'on veut continuer l'amélioration par les mâles d'une race différente, c'est-à-dire lorsqu'on procède par voie de méissage, il convient souvent d'introduire en même temps dans le troupeau un certain nombre de brebis de la même race que les mâles, afin de produire constamment des béliers de race pure; car il importe beaucoup de revenir, du moins pendant fort longtemps, aux mâles de race pure.....

"Le choix du bélier doit avoir pour but l'amélioration des formes du corps, ou celle de la toison sous le rapport de la finesse et des autres caractères que l'on recherche dans la laine, ainsi que sous le rapport du poids relatif de la laine que produit chaque animal....."

Le bélier choisi, qu'il appartienne à une race étrangère ou qu'il soit de la même race que celle que l'on veut améliorer, doit donc posséder ces divers caractères au plus haut degré, afin qu'il puisse les transmettre à ses descendants. Très-souvent, nous pourrions même dire généralement, ces derniers, lorsqu'ils sont les produits d'une première génération, ne possèdent que très-peu des caractères du bélier, alors il ne faut pas s'arrêter à ce commencement d'amélioration; il faut continuer le travail en choisissant parmi les descendants ceux qui sont les moins defectueux, en continuant l'opération avec le même soin qu'au début, et cela jusqu'à ce que l'on ait obtenu le résultat désiré, et que les qualités requises se soient fixées dans les produits de l'accouplement de manière à leur donner tous les caractères d'une race parfaite. Ceci s'obtient en plus ou moins de temps, suivant que la race à améliorer est plus ou moins éloignée de la perfection à laquelle on veut atteindre.

Mais pendant et même avant ce premier travail, il faut bien nourrir les animaux. C'est par l'augmentation de la nourriture que l'on doit tendre à élever leur taille. Plusieurs personnes prennent un moyen tout différent. Elles veulent tout obtenir du bélier de leur choix: bonne conformation, laine abondante et fine, et grande taille chez les jeunes produits de l'accouplement, elles choisissent de préférence un bélier de grande taille. Malheureusement, comme elles oublient d'augmenter l'alimentation en proportion des besoins nouveaux de la race, elles n'obtiennent que des produits chétifs, plus defectueux quelquefois que les sujets de la race dont on poursuit l'amélioration. Cette erreur est très-commune et elle est une des principales causes de mécomptes que l'on éprouve dans le perfectionnement de nos diverses espèces animales.

Avant tout, nourrissons bien les moutons. En été la chose est assez facile, il suffit de leur fournir un pâturage abondant et sain, composé des herbes qu'ils préfèrent. L'hiver c'est plus difficile, cependant ce n'est pas impossible. Les moutons aiment les aliments variés: le bon foin, les lentilles coupées vertes, les pailles de céréales et de pois, le trèfle, les racines, les grains et le pain de lin. Ce sont les aliments que l'on peut se procurer avec le plus de facilité, et les moutons les consomment tous avec avidité.

En réduisant toute la nourriture des moutons en foin, on estime que la ration journalière d'un mouton de petite taille peut être évaluée à deux livres de bon foin, et à trois livres pour celui de grande taille. Mais dans les bonnes cultures, on ne donne presque jamais le foin seul. Le plus souvent une partie de la ration est formée de racines, alors

on détermine la quantité de racines à distribuer d'après la valeur nutritive de ces racines et la proportion du foin que l'on veut remplacer. Si, par exemple, on veut remplacer un quart de la ration de foin par une quantité équivalente de patates, on donnera 1½ livre de foin et 1 livre de patates, qui est l'équivalent de la demi-livre enlevée; si, au lieu de patates, on veut donner des navets, une demi-livre de foin ne pourra être remplacée par 2½ livres de navets.

Les patates ne peuvent pas entrer pour plus du quart de la ration; mais les betteraves et les navets peuvent y entrer sans inconvénient pour la moitié et même le demi-tiers. Quand on donne de la paille, ce ne doit être que comme litière, et les moutons en consomment les parties les plus succulentes. Les balles de grain sont très-nourrissantes et forment une ressource très-importante pour la nourriture des troupeaux. Les grains et le pain de lin ne peuvent être donnés qu'en très-petite quantité.

REVUE DE LA SEMAINE

Le plus important événement de ces derniers jours est la mort de Napoléon III, et ex-empereur des Français, arrivée à Chiselhurst en Angleterre, le 10 du courant. Cette mort a créé une excessive émotion parmi les nombreux amis que Napoléon possédait, tant en France que dans les autres contrées de l'Europe. Pendant tout le temps que le corps fut exposé dans la chambre mortuaire, une foule immense se pressait aux abords de la résidence impériale et venait contempler les restes de celui qui fut l'un des plus puissants potentats des temps actuels. On estime à 35,000 le nombre des personnes qui purent être admises dans la Chambre mortuaire.

Le peuple anglais surtout se porta en masse à Chiselhurst et paya aux restes mortels de Napoléon un juste tribut de regrets. Pendant son règne, l'ex-empereur des Français s'était constamment montré ami dévoué de l'Angleterre, et la nation anglaise sut reconnaître cette amitié par la plus populaire des démonstrations. La Reine Victoria elle-même voulut s'associer à la douleur de la famille impériale et écrivit une lettre de condoléance à l'Impératrice Eugénie.

En France les regrets ne furent pas moins vifs. Tous les dignitaires de l'Empire, beaucoup d'officiers de l'armée française et de députés à l'Assemblée Nationale reconnus par leurs sympathies bonapartistes, ainsi que plusieurs députations d'ouvriers, se rendirent en Angleterre pour protester de leur dévouement inaltérable envers la famille de Napoléon.

C'est le 16 janvier qu'eurent lieu les funérailles de l'ex-empereur des Français. Quoique l'heure désignée pour la cérémonie eût été fixée à 10 heures, il était 10½ quand le corbillard arriva et le cortège ne partit pour la chapelle qu'à 11 heures.

Une messe de *Requiem* fut chantée par l'évêque de Southwark. Il était assisté par le père Goddard, directeur spirituel du défunt empereur, et tous les prêtres qui ont été chapelains aux Tuileries durant le règne de Napoléon. Les restes ont été déposés dans la sacristie transformée en chapelle mortuaire jusqu'à ce que le corps soit transporté en France pour l'exhumation finale.

Ainsi vient de laisser ce monde, celui que la France avait appelé de tous ses vœux, qu'elle avait élu président en 1848 par plus de sept millions de suffrages, à qui elle avait donné le trône de St. Louis et qu'elle a forcé de chercher un refuge sur le sol étranger, après l'avoir maudit comme l'auteur des maux que les Prussiens lui ont fait souffrir.

La presse française commente cet événement sous des points de vue divers. Quelques feuilles cherchent à prouver que la mort de Napoléon fait disparaître une cause de troubles en ce qu'elle enlève bien des prétendants au trône de France. Mais la plupart des autres journaux croient qu'elle ne changera rien à l'état actuel des choses; qu'au contraire, elle est une chance de succès pour les prétentions du fils de Napoléon III, et nous sommes de cette dernière opinion.

En effet, au lendemain de Sedan, la France mutilée, pantelante, pleurant ses enfants massacrés par le canon prussien, a bien pu maudire Napoléon III, la cause première des malheurs qui l'ont accablée. Mais ses malheurs cessant, la nation oublie et retourne à ses anciennes affections. Elle a maudit Napoléon I, lorsqu'elle a vu la fleur de sa jeunesse mourant sur les champs de bataille; mais elle a plaint le malheureux exilé et ramené en triomphe ses restes mortels à Paris. C'est même au moyen du prestige de son oncle que le dernier empereur a pu remonter sur le trône de France.

Napoléon III n'existe plus, et dans sa tombe seront probablement enfermées toutes les haines qui l'ont poursuivi. Alors seuls resteront le prestige de la famille bonapartiste et le souvenir des succès éclatants qu'elle a remportés sur les autres puissances.

Le Prince impérial, héritier du défunt empereur et du prestige attaché à sa famille, sans passé politique, par conséquent à l'abri des critiques et des haines de parti, est un prétendant beaucoup plus fort que n'aurait pu l'être son père. Il nous semble donc que la seconde opinion est beaucoup plus probable que la première et que les bonapartistes vont devenir plus entreprenants que jamais.

Mais on nous dira peut-être que le fils de Napoléon est encore trop jeune pour prendre part aux événements et que les amis de sa famille n'osent pas, pour le moment du moins, travailler activement. La jeunesse du prince impérial n'est pas une raison et même si nous en croyons les dernières dépêches télégraphiques, l'ex-impératrice Eugénie aurait lancé une proclamation annonçant qu'elle prend la régence pendant la minorité de son fils. C'est peut-être une fausse rumeur; mais d'autres faits viennent faire connaître les véritables tendances du parti bonapartiste. Ainsi, les amis du jeune prince le saluent déjà du titre de Sire; lui-même dit-on a pris le nom de Napoléon IV. Bien plus, l'*Ordre*, organe du parti, publie un article dans lequel on remarque le passage suivant: "L'empereur est mort, l'empire vit, parce que la France sent le besoin d'une action populaire énergique. Dans l'héritier, exempt de blâme comme irresponsable, dans sa mère habile, dans l'amour et le respect de la France, l'empire sera rétabli."

Ces derniers mots ne laissent plus aucun doute sur les desirs des partisans de la famille napoléonienne. Ils veulent travailler activement au rétablissement de l'empire en France avec le prince impérial pour chef. L'irresponsabilité du jeune prince, l'habileté de sa mère, l'affection de la nation, voilà les raisons qu'ils font prévaloir pour s'assurer le succès sur tous les autres prétendants au trône de France.

Cette espérance ne se réalisera peut-être pas d'ici à longtemps, peut-être ne se réalisera-t-elle jamais; cependant il faut reconnaître que la situation actuelle des esprits donne une grande facilité aux bouleversements politiques. La France vit sur un volcan en ébullition, que le plus léger choc peut faire sortir de son cratère et les bonapartistes, toujours à l'affût, n'attendent que le moment favorable pour

commencer la campagne.

Nous ne prétendons pas étudier ici ce que la France gagnerait à rappeler les Bonapartes; mais nous savons parfaitement que cette famille ne l'a jamais rendue prospère et que sous son sceptre le culte catholique a toujours eu à subir bien des misères.

À Versailles, le gouvernement de M. Thiers lutte de plus en plus difficilement contre la fermeté de la droite conservatrice. Dernièrement le Président de la République française était obligé d'accepter la démission du ministre de l'intérieur, M. Victor Lefranc, afin de satisfaire aux exigences très-raisonnables des conservateurs. Ce M. Victor Lefranc avait pris sur lui de laisser circuler un peu trop illégalement certaines adresses municipales, demandant la dissolution de l'Assemblée nationale. Mais, celle-ci ne voulant pas qu'on attaquât impunément son pouvoir souverain en demanda les raisons à M. Thiers et exigea que le ministre trouvé en faute reçut son congé. Il paraîtrait aussi que M. Jules Simon, autre ministre de M. Thiers, est désigné pour un prochain assaut qui pourrait bien lui être aussi fatal qu'à M. Lefranc.

Le Comité des Trente, que nos lecteurs connaissent déjà, donne aussi beaucoup de trouble à M. Thiers. Il n'y a que quelques jours ce comité demandait l'adoption du décret suivant par l'Assemblée nationale: "L'Assemblée se réserve intégralement le pouvoir constitutionnel, elle décrète, premièrement que le président de la République communiquera avec l'Assemblée par message, cependant il pourra parler en annonçant par message son intention de parler." On conçoit que M. Thiers ne veuille pas souscrire de bon gré à ces conditions et qu'il les trouve inacceptables; mais l'Assemblée souveraine usera de son droit et le décret passera si les conservateurs restent fermes et compactes.

— En Italie, les inondations continuent avec une fureur sans exemple. Les dernières nouvelles sont des plus tristes. La petite ville de Palazzo vient d'être complètement submergée. Le *Courrier de Milan* raconte en ces termes la terrible catastrophe: Le tiers de la ville qui comptait 9000 âmes, et surtout les quartiers de la Guardia et Fium Grande ont été dévastés par l'ouragan le plus désastreux. Là où étaient des rues et des maisons, il n'existe plus que des monceaux de ruines et de cadavres épars au milieu des décombres. Plusieurs édifices publics ont été renversés. Les habitants qui ont eu la vie sauvée dans cette horrible tourmente sont en proie à la plus navrante douleur.

"Plus de mille familles sont dans le dénûment le plus complet. Trente-deux personnes ont été tuées et dix blessées."

Dans le district de Mirandola, les désastres sont encore plus affreux. Bien que les eaux commencent à baisser, les édifices minés par leur base continuent à s'écrouler. Sept mille habitants ont dû émigrer. La municipalité en nourrit deux mille. La misère est à son comble.

Au milieu de ces immenses souffrances qu'affligent les plus fertiles plaines de l'Italie et qui ressemblent à ces fléaux envoyés de Dieu pour faire rentrer les coupables en eux-mêmes, quo fait le gouvernement de Victor-Emmanuel? Essaie-t-il d'apaiser la colère du Tout-Puissant? Hélas il est devenu aveugle pour le bien et ne voit que la route tortueuse et criminelle dans laquelle il s'est engagé.

Il poursuit avec une rage infernale la guerre impie qu'il a déclarée à l'Eglise, il la persécute avec une animosité sans exemple; on dirait qu'il veut effacer jusqu'au nom de Dieu dans le cœur des populations. Les Chambres italiennes viennent même de passer un bill interdisant l'enseignement

de la théorie dans les écoles publiques, et ce bill infâme a été approuvé par le Sénat. C'est le digne pendant de la suppression des ordres religieux.

— Dans la Puissance du Canada, les nouvelles politiques se font fort rares. En ce moment la Province d'Ontario absorbe l'attention publique.

La raison qui nous force à tourner les yeux de ce côté, c'est que depuis mercredi le 8 du courant la Législature de cette Province est en pleine session.

Le discours du Trône se distingue particulièrement par le très-petit nombre de mesures importantes qu'il renferme. Les débats sur l'Adresse en réponse à ce discours ont été en revanche très-long; commencés dans la séance de jeudi, ils ont duré jusqu'à minuit, puis ont été repris vendredi et n'ont été terminés que le lundi suivant. Dans le cours de ces débats, le cabinet a été terriblement maltraité et tout annonce que l'opposition lui prépare de rudes assauts. Tous les ministres ont été obligés de descendre dans l'arène pour défendre leurs positions. Finalement l'Adresse a été adoptée sans amendements.

Étables et bergeries

Le vêlage des vaches et l'agnelage des brebis sont les principaux objets des soins du cultivateur en cette saison. Il importe beaucoup de tenir ces bêtes dans un lieu suffisamment aéré, et cependant pas trop froid. Une grande propreté dans leurs litières est de rigueur, ainsi qu'une alimentation saine et abondante: pour les vaches, des soupes aux fourrages hachés, mêlés de pulpes, avec un peu d'eau chaude, édulcorée avec du son ou avec des tourteaux, et du sel pour tonifiant. Un *bouchonnage* assidu est aussi une opération très-utile pour les vaches, comme au reste pour les bêtes à cornes, en général. On ne se rend pas assez compte, dans les campagnes, de l'importance des fonctions de la peau et de l'influence de ces fonctions sur la santé et la vigueur des animaux. Pour les brebis portières, il convient aussi de les fortifier par une nourriture améliorée.

À une époque où le bétail devient la seule ressource assurée de l'industrie agricole, on ne saurait apporter trop de soins et trop d'intelligence dans la tenue des étables et des bergeries pendant l'hiver.

Élevage et soins à porter aux veaux

Un mot maintenant sur les veaux que l'on garde.

On doit choisir les plus beaux, les plus parfaits, en égard au service spécial qu'on veut en tirer. Les autres iront à la boucherie.— Parmi les chevaux, tout ce qui naît s'élève: il n'en est pas de même avec les veaux.

Deux à trois piastres, quand ils sont petits, donnent vingt-cinq à trente piastres quand ils sont grands.

Ici encore ne laissez pas têter plus de trois jours. N'imitiez pas, encore une fois, ces malheureux routiniers qui comparent une vache à l'éleveur d'un veau. Ont-ils cinq ou six veaux, il leur faut cinq ou six vaches, et les veaux boivent le lait pur cinq ou six mois. C'est ruineux et désastreux; car, je le répète, une pareille coutume, et sans profit aucun, enlève le beurre, qui est le beau produit de la vache.

Retenez bien ceci: quatre vaches doivent élever huit veaux. Mais dans notre système, la perte est énorme.

Voici ce que l'on devrait faire partout.— Laisser, comme nous l'avons dit, têter, le veau trois jours, lui donner ensuite du lait écorché toujours tiède, mêler petit à petit de l'eau et de la farine avec ce lait, et le nourrir ainsi pendant 3 mois.

ou 13 semaines. C'est assez, plus longtemps serait trop.

Dès cinq ou six semaines, donnez-lui des fourrages bouillis et coupés, pour arriver graduellement au foin et à l'herbe à trois mois. Mettez-lui aussi, dans une corbeille, du regain ou de l'herbe verte, il s'habitue à manger. Puis vous diminuerez la ration de lait ou de farine, quinze jours avant de le sevrer complètement, afin de le déterminer à compléter son repas en recherchant la nourriture que vous lui offrez en fourrage.

Une recommandation essentielle est de ne jamais limiter le veau dans ses aliments. Car tout être vivant ainsi limité dans sa nourriture pendant qu'il croît en grandeur, en charpente osseuse, n'atteindra jamais les plus grandes proportions de corps et toutes les qualités physiques dont sa race est capable. Il faut donc donner au veau autant d'aliments qu'il en veut, mais en ayant soin, bien entendu, d'éviter les indigestions. C'est ce que l'on fera en rendant les repas plus fréquents et les services moins forts.

Observez aussi de le faire jouir de tous les avantages possibles à l'étable. Qu'il y soit tenu chaudement, mais jamais dans une atmosphère humide et que l'air y soit toujours parfaitement renouvelable. Enfin, le veau doit être placé de telle sorte qu'il ait toujours la pleine liberté de ses mouvements. Cela est absolument nécessaire à son développement fécond.

Les veaux, peu de temps après leur naissance, sont souvent atteints de la *diarrhée blanche*, maladie qui peut les emporter promptement. C'est une inflammation du canal alimentaire occasionnée, par l'humidité, le mauvais lait et l'irrégularité dans les heures de repas. — Donnez-leur de trois heures en trois heures, une pinte ou deux, — suivant la force de l'animal, — de lait bouilli avec un peu de rhubarbe. — Plus tard, si la diarrhée se déclare, et que vous vous trouviez à proximité d'une pharmacie, achetez un tiers d'once de magnésie calcinée, que vous mettrez dans une pinte d'eau tiède. Agitez le tout et faites prendre en deux fois, à demi-heure d'intervalle; pour assurer la guérison, il est prudent d'administrer ce remède deux ou trois jours de suite. — Si, loin de la ville, vous ne possédez pas le médicament, vous pouvez le remplacer de la manière suivante: — Prenez un œuf frais, la coquille de trois autres, pulvérissez le tout, et donnez cette préparation soir et matin au jeune malade. — La tisane d'orge est la meilleure à donner dans cette affection. Quand l'appétit revient, il faut être prudent; il vaut mieux laisser jeûner le jeune veau que de l'exposer à une nouvelle indigestion, qui serait probablement mortelle. — Au reste, en suivant le régime que nous avons indiqué, et en observant les précautions y relatives, les indigestions seront rares, et l'on aura presque jamais pareil accident à combattre.

Ajoutons que les jeunes veaux périssent souvent faute de muselière, parce qu'ils absorbent alors à volonté des matières qui leur sont souverainement nuisibles. Il faut donc avoir soin de les en munir. Enfin, nous recommanderons de donner à tous les veaux, le jour de leur naissance, du sel dissous dans un peu d'eau chaude qu'on leur fait avaler au moyen d'un biberon, et de ne jamais les mettre au pâturage à la grande chaleur du jour. — A. LEROY.

Les fumiers au point de vue de la salubrité des villages et fermes

Malheureusement, dans la plus grande partie des exploitations rurales, à mesure qu'on entasse les fumiers qu'on retire de dessous les animaux, dans des cours dont le sol est trop souvent plus bas que celui qui l'avoiisine: là, les fumiers ex-

posés en plain air sont livrés à l'ardeur dévorante du soleil pendant l'été; dans les temps pluvieux, et toujours pendant l'hiver, comme cela a également lieu aussi durant l'été, ils se trouvent abreuvés et pour ainsi dire submergés par les eaux qui arrivent de toutes parts.

Ces eaux forment dans ces cours une nappe infecte et boueuse, d'un liquide plus ou moins noirâtre, qui, peu à peu, s'échappe au dehors, et va corrompre les puits et les mares du voisinage. Les bestiaux qui piétinent les fumiers; les volailles qui les grattent pour y chercher de la nourriture, vicient continuellement l'air ambiant et nuisent à la salubrité des habitations environnantes.

L'atmosphère y est toujours remplie de gaz souvent malfaisants, ou du moins fort incommodes, qui se dégagent incessamment des fumiers, quelque lente que soit la putréfaction; et dans les temps chauds des myriades d'insectes, attirés par ces exhalaisons, envahissent les alentours et vont tourmenter les bestiaux dans les écuries. Près des habitations; les fumiers exhalent sans cesse un air vicié qui répand une humidité malsaine dans l'intérieur des appartements. Aussi conviendrait-il au contraire, dans l'intérêt de la santé des habitants se livrant à l'agriculture, que leurs cours fussent constamment balayées et tenues très-propres, en ayant soin de disposer la masse entière des fumiers à quelque distance des lieux habités. Bêtes et gens s'en trouveraient beaucoup mieux sous tous les rapports.

Oui, on peut l'affirmer sans crainte d'être démenti, combien de villages se reconnaissent dans leurs abords et leur intérieur, au liquide noir et infecte qui, des maisons d'exploitations rurales, vient se répandre sur les chemins et dans les ruisseaux, de manière à altérer la viabilité des rues et empoisonner les eaux nécessaires aux habitants et aux animaux de toute espèce! Ces écoulements de jus de fumiers sur les voies publiques sont une violation de lois que les maires de campagne devraient sévèrement punir; mais combien peu ont cette sollicitude paternelle!

La loi est négligée, oubliée; aussi combien de fièvres intermittentes, remittentes, pernicieuses même, ainsi que beaucoup de plaies de mauvaise nature, ne reconnaissent pas d'autres causes dans leur production et leur entretien, que la présence des fumiers en putréfaction près des habitations, qui en reçoivent sans cesse, la nuit comme le jour, les trop funestes émanations! Les médecins de la campagne font en vain leur devoir contre cette habitude des paysans d'avoir leurs fumiers à leur porte. — Ici, comme dans tant d'autres circonstances de la vie, on passe outre et le mal se perpétue de génération en génération.

Pour préserver les habitants des campagnes de beaucoup de maladies qu'ils pourraient éviter, je conseille donc dans chaque ferme ou exploitation rurale quelconque, les installations indispensables suivantes:

Construire un bassin imperméable, bien étanche, couvert, à l'abri du soleil, des pluies, de la présence de tout animal de basse-cour, tel que poules, ... et à quelque distance des écuries et des maisons habitées. Dans ce bassin, déposer tous les jours les fumiers.

En dehors des écuries disposées exprès, recevoir les urines dans un réservoir imperméable aussi et couvert; dans ce réservoir ou fosse à purin, d'une contenance par exemple de 50 à 60 seaux dissoudre dans les urines 150 livres de sel marin ou de mine naturelle, et ne jamais laisser les urines sans sel; dans ce cas, le sel agit comme désinfectant et antipudride.

Au lieu du dépôt, arroser tous les jours les fumiers avec cette urine salée. — Dr. ESMEIN.

Moyen pour activer la végétation des arbres qui souffrent

Lorsque nous plantons des arbres fruitiers chez quelques cultivateurs et que les arbres ne poussent pas ou périssent au bout d'un ou deux ans, on nous reproche presque toujours de n'avoir pas apporté assez de soins dans cette importante opération, et pourtant nous ne sommes pas coupables de négligence. Souvent il arrive qu'on nous fait planter dans des jar-

dans mal exposés, déjà garnis de grands arbres, où l'humidité se concentre et où l'air ne circule pas. D'autres fois on veut replanter dans des terrains épuisés où l'on retrouve encore les débris des racines des vieux arbres qui ont précédé la nouvelle plantation. Dans toutes ces circonstances, le nouveau sujet, quelque vigoureux qu'il soit, ne tarde pas à languir, la moisissure envahit ses racines, les extrémités des branches périssent et bientôt, malgré tous les soins qu'on lui donne, il meurt. Il y a plus, si on le remplace dans les mêmes conditions, on ne sera pas plus heureux, on aura déception sur déception.

Cependant, j'ai fait quelques expériences qui m'ont réussi et dont je crois utile de faire connaître le résultat.

Deux jeunes arbres fruitiers, plantés par moi, languissaient et ne croissaient pas; les pousses, déjà fort courtes, paraissaient brimées. Je pensai que la moisissure avait déjà gagné les racines; j'enlevai la terre, et je reconnus qu'en effet le mal avait déjà fait quelques progrès. Je me hâtai de frotter, de râcler même celles de ces racines qui étaient attaquées; puis, prenant de bonne terre nouvelle provenant d'un autre lieu, je la battis pour l'ameublir et j'y mêlai du tourteau de colza réduit en poudre dans la proportion de quatre pains pour deux brouettes de terre; le mélange étant opéré, je le mis sur les racines laissées à découvert, je tassai convenablement et j'attendis. Dès le printemps suivant (j'avais opéré à l'automne), mes arbres poussèrent vigoureusement, et ils se sont parfaitement soutenus jusqu'à ce jour.

Depuis, et lorsque je suis appelé à planter des arbres fruitiers dans des terrains épuisés ou situés dans de mauvaises conditions, je fais un bon trou, je rapporte au fond de la terre prise ailleurs, je place mon arbre et je couvre les racines avec le mélange ci-dessus indiqué, que j'étends et que je tasse sur toute la surface du trou. L'emploi de ce procédé a toujours produit de bons effets.

J'engage donc les arboriculteurs à faire eux-mêmes quelques expériences, et je suis convaincu qu'ils en seront satisfaits. — AUGUSTE ARRIGNON, pépiniériste.

La lecture dans les campagnes

La grande majorité des parents croient que leurs enfants sont savants (sic) dès qu'ils ont une assez belle écriture et qu'ils lisent et calculent un peu couramment. Ils s'empressent de les retirer de l'école pour les faire travailler. Dans la grande majorité des maisons de cultivateurs il n'y a ni papier, ni plumes, ni encre; ni crayon; les livres y sont rares. Il y a l'almanach, les livres de prières, quelques vieux bouquins d'éparpillés, enfumés, transmis par voie d'héritage puis c'est tout. Les parents qui n'ont jamais lu ni écrit, et qui orioient de bonne fois qu'il suffit de savoir lire passablement, un peu écrire et compter pour cultiver la terre, verraient souvent, comme nous le disons ci-dessus, de mauvais œil, leurs enfants s'amuser à lire et à écrire quand ils sont devenus grands. Ceux-ci ne sont guère portés par eux-mêmes à s'instruire, car ils sont trop ignorants pour pouvoir comprendre la plupart des livres mêmes élémentaires qu'ils peuvent se procurer, et toute lecture sérieuse et instructive les ennuie. Il y a d'ailleurs les exigences du travail pendant la semaine, les relations d'amitié, les plaisirs du jeune âge et l'exemple de toute la jeunesse du voisinage qui sont d'un poids immense dans la détermination à prendre.

Aussi cent jeunes gens sur un, laissent complètement de côté l'étude, la lecture et la plume, et à vingt ans ils ne savent plus que lire et signer. Les garçons se hâtent de se mettre à la hauteur de leurs aînés et des hommes fait. Ils veulent, à 18 ans, savoir fumer, se promener et en conter aux fillettes. C'est là le suprême bon ton. Les trois quarts des jeunes gens passent dans ces occupations les loisirs du dimanche et des longues soirées d'hiver.

S'il arrive que l'on ait besoin de faire signer un acte, celui qui a été à l'école pendant sa jeunesse, sait à peine signer. "Comment vais-je faire, dit-il, je n'ai pas écrit depuis que j'allais à l'école," et il trace les mots en grosse écriture mal-réglée, en estropiant l'orthographe de chaque mot et en sautant des lettres. "C'est étonnant, dit-il, combien j'ai oublié d'écrire! je ne sais plus faire des lettres." Et quand on lui

dit qu'il aurait dû écrire quelques fois, il répond: "Oui; mais je n'ai pas eu le temps," et il allume sa pipe.

Les jeunes filles lisent beaucoup plus que les garçons, mais elles n'écrivent presque jamais, sauf des chansons. J'ai vu des jeunes mariées, qui avaient eu le 1er prix de leur classe à l'école pour le français, avoir grande peine à signer leur acte de mariage.

Une fois mariées, elles disent adieu à la plume, ne s'occupent en aucune manière de tenir le compte de leurs dépenses et recettes ménagères, imitant en cela leurs maris. Quant à la lecture, un certain nombre de demoiselles et de femmes s'y adonnent avec une sorte de passion, ce qui ne vaut rien, d'autres lisent modérément et seulement dans leurs moments de loisirs, d'autres enfin, et c'est la majorité, ne lisent jamais que leurs livres de prières. Mais quand on considère le genre de lecture à laquelle s'adonnent les jeunes gens surtout les jeunes femmes et les jeunes filles, on peut juger qu'elle ne peut leur être d'une grande utilité.

Dans toutes les paroisses on a fondé des bibliothèques. Ces bibliothèques ne renferment que des ouvrages moraux, utiles et instructifs, les romans y font défaut. Eh! bien chaque dimanche les jeunes lectrices de la paroisse viennent choisir parmi les volumes que nous possédons et ne trouvent rien de ce qui leur plaît. Faute de mieux elles emportent les livres dont le titre pique leur curiosité; mais arrivées à la maison, elles feuilletent le volume sans intérêts, à moins qu'elles n'y rencontrent des histoires, des anecdotes, dont elle ne retiennent de mémoire que le côté comique sans en comprendre le sens pratique. Quelques fois les volumes reviennent à la bibliothèque sans avoir été ouverts. Un vieux et vénérable curé de notre paroisse me disait un jour que souvent des bonnes femmes lui rapportaient des volumes qu'elles avaient conservés pendant près d'un an. "Eh! bien, disait le pasteur, ce livre vous a-t-il plu?" "Oh! oui, Monsieur, c'est très-curieux à lire, c'est dommage qu'on ne peut pas tout retenir." Quand la lectrice était partie, le curé s'avisait d'ouvrir le livre rendu et voyait que pas un seul feuillet n'avait été coupé. — Si l'ouvrage avait été un roman avec des scènes d'amourettes bien rendues, avec des passages bien dramatiques, non seulement les livraisons auraient été coupées, mais on aurait peut-être trouvé des coins de feuillets pliés, des taches de larmes sur quelques pages, là où il se trouve des passages tendres ou émouvants ou dramatiques. La grande majorité de nos lecteurs et de nos lectrices des campagnes ne veulent que s'amuser en lisant, et voilà pourquoi les histoires, comme ils appellent leurs livres préférés sont les seules lectures qui les intéressent. Les livres les plus simplement écrits sur l'agriculture et l'économie rurale ne sont appréciés que par des esprits sérieux. La grande majorité des paysans croient de bonne foi que tous ceux qui font des livres, qui parlent agriculture dans les journaux, n'entendent rien aux choses rurales, et voilà pourquoi la routine, les préjugés régissent toujours en maîtres dans nos populations rustiques même dans les ménages où on possède une certaine instruction et le goût de la lecture.

Suivant un maire de nos environs, les habitants des campagnes, qui comme moi, s'occupent à prôner l'instruction agricole sont bien au dessous du cultivateur illettré qui travaille sans s'occuper des journaux et des livres. "C'est le cultivateur qui nourrit ceux qui font des livres me disait un jour ce digne magistrat." Il ne savait pas sans doute que de nos jours, le plus grand nombre de ceux qui écrivent sur l'agriculture sont des praticiens consommés; et comment l'aurait-il su, il n'avait jamais lu, ni livres ni journaux, et pourtant, malgré son ignorance il avait été jugé digne d'administrer le village, aussi son orgueil égalait-il son incapacité.

Nous admirons, surtout depuis quelques années, le zèle qu'apportent les cultivateurs en général à l'instruction de leurs enfants, ils s'imposent pour cela les plus grands sacrifices; mais à peine a-t-on décidé que l'enfant doit faire un cultivateur on le retire de l'école. Le jeune homme se croit alors un homme, plus pour lui le besoin d'ouvrir un livre, d'essayer à approfondir ce qu'il a appris à l'école, il a fait sa première communion, tout est dit; il ne va plus même au catéchisme, il est homme, et personne ne peut lui en montrer. La plupart

des parents ne font aucun cas de ces petits prétentieux qui croient en savoir assez long pour n'avoir pas besoin de s'instruire. Ces jeunes gens oubliant ce qu'ils avaient appris à l'école n'en deviennent que plus ignorants et d'une prétention ridicule; ils regrettent dans l'avenir cette grande faute de leur part, mais il est trop tard pour y remédier.

Pour éclairer les habitants des campagnes, pour remplacer chez eux le goût des plaisirs par celui de l'observation, de la lecture, de l'étude, il faut que les instituteurs et les institutrices ne se laissent pas rebuter par l'indifférence avec laquelle on apprécie généralement leurs efforts. Non seulement un conseil donné dans l'occasion à un cultivateur, à un père de famille, sera presque toujours bien venu dans notre région où on estime beaucoup les *maîtres d'école*, mais il peut porter de bons fruits. Mais c'est aux enfants, espoir de l'avenir, que le maître peut donner plus facilement le goût de l'étude et de l'observation. Des leçons sous formes de causeries sur les questions agricoles et les choses rurales, alternant avec les cours de lecture, d'arithmétique et d'histoire sainte se graveraient mieux dans l'esprit que des chapitres entiers de livres scolaires appris de mémoire. L'instituteur peut utiliser ses promenades en faisant remarquer à ses élèves avec les diverses opérations de la culture, les magnificences de la nature, les initier à tout ce qui parle au cœur et à l'esprit, et semer ainsi dans leur intelligence les éléments de tout ce qui rend la campagne utile, agréable, poétique. Les élèves apprendraient aussi la valeur de la position où ils sont appelés, et s'inspireraient de l'amour de la nature. Cette passion qui s'allie si bien avec le noble état de laboureur, qui est si plein de jouissances pures, délicieuses, toujours renouvelées, ne laisserait plus de places dans ces jeunes cœurs pour les goûts dépravants du cabaret et de l'oisiveté inutiles. Les enfants devenus jeunes hommes voudraient s'instruire de plus en plus, et une fois qu'on a ouvert le grand livre de la Nature, la vie entière ne pourrait suffire à en épuiser même une page. Ils deviendraient sûrement de bons et honnêtes cultivateurs.

Mais les instituteurs ne peuvent opérer seuls ces miracles, et ils ne peuvent, dans bien des cas, compter sur le concours éclairé des parents. Il faut que les curés et les maires les secondent largement. Presque toujours le curé, quand il veut aider l'instituteur dans la tâche morale et intellectuelle qui lui est dévolue a beaucoup d'influence sur les jeunes esprits, qu'il s'agit de former non seulement à la vertu, mais aussi à la profession vers laquelle ils sont appelés. Une dernière cause de progrès mais qui est capitale, réside dans le choix des maires. Autant un maire intelligent, qui s'inspire de l'amour du progrès et qui fait tout pour secondar les instituteurs est précieux dans les campagnes, autant celui qui ne doit sa considération qu'à sa fortune et qui est ignorant en toutes choses administrative et scientifique est nuisible. On devrait donc laisser le choix des maires aux habitants. Les électeurs ignorants continueront bien quelques temps à voter un peu au hasard, mais la lumière se fait petit à petit, et les maires modèles, comme nous en voyons déjà beaucoup, deviendront aussi communs que les bons instituteurs.—H. THIRIAT.

Nous prions nos lecteurs de faire part des quelques remarques qui précèdent à ceux qu'ils connaissent peu soucieux de s'instruire; peut-être réussiront-ils à faire reconnaître à ces indifférents le grand tort qu'ils ont de rester dans une si complète ignorance. Que sans relâche nos amis fassent de la propagande en faveur de ces routiniers, afin de les porter à s'instruire, à mettre en pratique l'enseignement qu'ils ont reçu dans leur bas-âge. Par ce moyen, les bibliothèques paroissiales obtiendront un plus grand nombre de lecteurs assidus, et pas une famille dans les campagnes ne voudra se passer d'un journal agricole.

Que nos lecteurs prêtent de temps à autre un numéro de notre journal à ceux qui n'ont pas le courage de s'y abonner, par ce moyen nous compterons parmi ces indifférents les plus chauds partisans du progrès agricole.

Chauffage avec la plante communément appelée "Soleil"

Un des abonnés de la Gazette de Sorel écrit à ce journal,

que dans le comté de Watertown, Minnesota, où le bois est excessivement rare et le charbon d'une cherté désolante, quelques cultivateurs américains ont adopté cette année, comme substitut à ces deux combustibles, la plante qu'on nomme communément "soleil." Il ajoute que la fibre, une fois desséchée et mêlée à la graine huileuse, donne une chaleur durable et aussi forte que celle du bois. Les expérimentateurs de ce nouveau moyen de chauffage estiment que la graine de cette plante semée sur deux arpents, donnera assez de combustible pour l'usage de la famille pendant tout l'hiver. Nous en recommandons l'expérience à ceux qui voudraient s'abstenir d'acheter du charbon.

Petite Chronique

Société d'Agriculture No. 1 du Comté de Wolfe.—Les élections de cette société ont eu lieu le 28 Décembre dernier, avec le résultat suivant: J. Picard, écrivain, M. P. P. Président; S. Porter, écrivain, Vice-Président; J. Z. C. Miquelon, écrivain, Secrétaire-Trésorier, Directeurs: MM. O. Dion, P. Brady, St. Jean Valcour, G. Crépeau, F. Jannelle et Joseph Plamondon.

L'agriculture et les instituteurs—Nous apprenons avec le plus grand plaisir, dit le *Moniteur Acadien*, qu'un instituteur intelligent et dévoué de Chéticamp, Ile du Cap Breton, M. Zéphirin Colletette, qui est en même temps maître de poste de Grand Etang, se propose de donner une série de conférences sur l'agriculture dans le courant de l'hiver, sous les auspices et avec la bienveillante et active coopération du vénérable curé du lieu, le Rév. Messire H. Girroir, dont le zèle éclairé et intelligent et le dévouement sans borne pour les bonnes choses, est bien connu d'un grand nombre de nos lecteurs, et hautement apprécié des braves habitants de Chéticamp. M. Colletette a pris cette belle détermination, nous assure-t-on, à la lecture des articles sur l'agriculture qui ont paru dans les colonnes du *Moniteur* depuis quelque temps (extraits pour la plupart de la *Gazette des Campagnes*). Nous ne saurions trop louer ce monsieur à ce sujet. Car ces améliorations introduites dans la culture, et tout ce qui se rapporte à la ferme, comme la production des engrais, les soins à prendre pour conserver le fumier et à donner aux animaux et aux instruments aratoires, etc., sont très certainement un moyen efficace de populariser et d'étendre la science agricole, d'en stimuler l'étude et l'application. Et tout ce qui tend à ce but reçoit notre plus entière approbation.

Il serait fort à désirer que l'exemple donné par M. Colletette fût imité de ses confrères dans l'enseignement. Les instituteurs, en mettant ainsi leur savoir au service de leurs concitoyens, s'en acquerraient l'estime et deviendraient les enfants gâtés des habitants, qui auraient bien trouvé moyen de manifester leur appréciation des services qu'il leur seraient rendus. Pour notre part, nous connaissons un bon nombre d'instituteurs que leurs aptitudes mettent à même de lecturer leurs concitoyens sur ce sujet de si vaste importance et pourtant si généralement négligé. Ils pourraient aisément, à l'aide des données et des écrits que nous publions, broder des entretiens très intéressants et très instructifs que ne manqueront pas de goûter les cultivateurs qui ne sont pas, comme eux, à même d'approfondir les articles des journaux.

Nous l'avons cent fois répété, il faut que le cultivateur canadien change de méthode, qu'il abandonne la routine, qui ruine ses terres et l'appauvrit; qu'il se mette au courant des améliorations que la science et la pratique ont introduites dans l'agriculture, et qu'il entre dans la voie du progrès, s'il veut garder sa place au soleil des nations agricoles. Les terres ne produisent plus: on ne récolte plus que 10 boisseaux d'avoine là où il y a 30 ans on en cueillait vingt et vingt-cinq. Nous n'hésitons pas à attribuer cette décroissance à l'entêtement avec lequel on persiste à ne pas fumer les terres, à ne pas leur rendre par l'engrais et une culture appropriée les principes fertilisants dont nous les dépouillons tous les ans par nos récoltes successives. Il faut donc porter remède, un remède actif et efficace, au mal qui nous dévore. Tous les hommes de cœur, à quelque écart qu'ils appartiennent, doivent travailler franchement à donner une autre direction à notre agriculture. Et de tous les

hommes de cœur, les instituteurs doivent être les premiers à donner le branle, bas au mouvement.

M. Colletterie a pris les devants; il est grandement désirable que ses confrères emboitent le pas à sa suite. Nous serons trop heureux de signaler à l'admiration publique ceux qui, comme M. Colletterie, consacreront quelques-unes de leurs veillées d'hiver à instruire les cultivateurs sur les choses de leur profession.

Qui sera le second sur la liste ?

Nous nous empressons de donner à nos lecteurs cet exemple d'un instituteur qui a puisé son dévouement pour l'agriculture par la lecture fréquente d'articles de journaux agricoles. Quel grand bien pourra faire ce jeune homme dans la propagande agricole, surtout encouragé comme il le sera par le vénérable Curé et autres personnes influentes de cette localité. Courage et succès!

La province de Québec compte aussi parmi les instituteurs de zèles promoteurs de la cause agricole, surtout parmi les anciens élèves des écoles Normales. Plusieurs ont contribué, par leurs nobles efforts, à augmenter notre liste d'abonnés; nous en citerons quelques-uns à une prochaine occasion.

La province d'Ontario, parmi les canadiens-français qu'elle possède, compte aussi des instituteurs entièrement dévoués à la cause agricole. Nous citons, entre autres, M. Charles Picotte, instituteur à Lalontine, qui, en peu de temps, a réussi à augmenter notre liste d'abonnés à la *Gazette des Campagnes*.

RECETTES

Un liquide destructeur d'insectes

Tout ce qui peut aider l'horticulteur à se débarrasser des insectes qu'il a à combattre est d'une utilité incontestable, surtout lorsque l'efficacité du remède est sanctionnée par l'expérience. L'emploi pendant 7 années du composé suivant a toujours donné les meilleurs résultats, on peut le faire très-simplement et à bon marché; prenez:

Bon tabac à fumer.....	1 once.
Savon noir.....	2 onces.
Fleur de soufre.....	4 onces.
Eau douce.....	2 pintes.

Le soufre doit être mis dans un sac de mousseline; le tout doit bien bouillir pendant un temps court. Quand on ôte le mélange du feu, on doit y ajouter 6 pintes d'eau douce, et alors le liquide est bon à être employé.

Si l'on a besoin d'une plus grande quantité de liquide, les divers ingrédients doivent être augmentés proportionnellement, c'est-à-dire le double de poids des matières premières pour 12 pintes, le triple pour 18, et ainsi de suite.

On peut se servir de ce mélange pour seringuer ou pour y tremper les plantes infectées par les insectes qui séjournent sur les tiges ou les feuilles. Ce dernier moyen est préférable lorsqu'on peut l'employer, car il offre peu de chance pour qu'un insecte échappe à ses effets; malheureusement il n'est praticable que pour les plantes de petites dimensions. On plonge les plantes dans le liquide en ayant soin de maintenir la terre avec la main pour l'empêcher de tomber hors du pot. Il est bon de laisser ensuite égoutter le feuillage pour empêcher la perte du liquide.

Ce mélange tue les araignées rouget, les thrips, les cochenilles, et. Les plantes à feuillage tendre, telles que Calcéolaires, Pelargonium, Cinéraires, Melon, etc., peuvent être trempées ou seringées avec ce mélange sans en éprouver le moindre dommage. Loin de faire du tort aux plantes, ce liquide nettoie le feuillage des excréments laissés par les insectes, et les plantes n'en croissent que plus vigoureusement.

(Gardener's Chronicle.)

Effet délétère des spiritueux

Le vin blanc, fatal au système nerveux, donne des tremblements, des embarras de parole et des convulsions.

Les vins mousseux montent vite au cerveau, mais leur ac-

tion est fugitive.

Le cidre peut enivrer plus rapidement que le vin, et, en tous cas produit sur les muqueuses digestives un effet délétère qui détermine souvent des cancers de l'estomac.

L'ivresse de la bière est lourde, stupide, mais généralement n'empêche point les buveurs d'engraisser, tandis que les buveurs d'eau-de-vie s'acheminent tout doucement vers une mort lente.

Plus dangereux encore que l'eau-de-vie, est l'absinthe.

Du mal de dents

On ne saurait trop vulgariser ce qui peut calmer ou guérir les maux de dents. A cet effet, il existe un remède que la presse médicale parisienne a fait connaître depuis longtemps, et qui est encore peu répandu, malgré les grands avantages qu'il a sur une foule d'autres remèdes employés contre la carie dentaire. Le remède en question est bien facile à préparer; il consiste en un mélange d'éther nitrique et de sulfate d'alumine, de manière à faire une pâte molle dont on remplit la cavité de la dent cariée. Très-souvent, à la suite de cette application, qui, en aucun cas, ne peut avoir le moindre inconvénient, la douleur dentaire, quelque violente qu'elle soit, se calme très-prompement, et si l'on revient à l'emploi du remède chaque fois que cette douleur se fait sentir, la dent infectée finit pas devenir tout à fait insensible.

HOPITAL DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

GRANDE ŒUVRE DE CHARITÉ!!!

LOTTERIE

Sous le patronage de Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec et de MM. les Membres du Clergé, pour aider à la Construction de l'Hôpital du Sacré Cœur de Jésus, à St. Sauveur de Québec:

CONDITIONS:

I. GAIN OFFERT.

	Valeur des lots.
1 Lot, 2 bons chevaux pour lesquels il est offert.....	\$400.
2 Montres d'or, \$60, \$40.....	100
1 Cornet à piston, monté en argent.....	50
2 Chaises, brodées en laine.....	55
2 Tableaux:—Sacré-Cœur de Jésus et de Marie.....	25
1 Service à déjeuner, en argent.....	25
1 Magnifique Prie Dieu.....	36
En tout 1000 lots dont plusieurs d'une grande valeur.	
Une messe, chaque mois, (à perpétuité) pour les bienfaiteurs de l'Œuvre.	

II. VENTE DES BILLETS.

Chaque billet se vend 30 sous.

Les avantages suivants sont accordés à ceux qui en prennent un certain nombre, savoir:

10. 1 billet pour 12; ce qui fait 13 billets pour \$3
20. 3 billets pour 24; do 27 billets pour \$6

➔ Pour autres renseignements, voir le dernier numéro de la *Gazette des Campagnes*.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, 13 janvier, 1873.

L'ESCOMTE AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMÉRICAINS; jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE,

Commissaire des Douanes.

➔ L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.